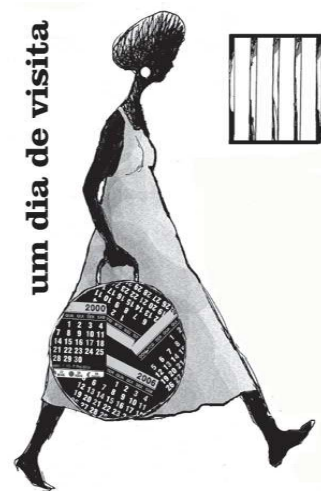


## Un jour de visite

*L'aventure hebdomadaire des femmes de criminels pour deux heures d'intimité en prison*

Par João de Barros - [joaodebarros@carosamigos.com.br](mailto:joaodebarros@carosamigos.com.br)



---

Source : Revue *Caros Amigos* - décembre 2006

Traduction : Monica Sessin pour *Autres Brésils*

---

*Le reporter de Caros Amigos, João de Barros, a reçu la mention honorable dans la catégorie Revue lors de la 29e édition du Prêmio Jornalístico Vladimir Herzog de Anistia e Direitos Humanos [Prix de Journalisme d'Amnistie et des Droits de l'Homme Vladimir Herzog], avec pour sujet Un jour de Visite, publié en décembre 2006.*

Un vendredi d'octobre, 7 heures du soir. Elles arrivent lentement, chargées de valises et de sacs. Elles viennent de différents secteurs de São Paulo et des villes voisines. Certaines portent leurs enfants dans les bras. La plupart sont jeunes et ont des tatouages, certaines gravent le nom de leurs amoureux. sur leur peau. Les cheveux, les mains et les pieds trahissent le passage récent dans un salon de beauté. Les vêtements serrés accentuent les courbes des corps, les chemises courtes, pour beaucoup un petit ventre non désiré.

Ce sont des femmes endurcies – chaque semaine elles vont à la rencontre de leurs fils, maris ou amoureux, quelle que soit la prison où ils se trouvent. Et rêveuses : confiantes que quand ils sortiront de prison ils jouiront de la liberté avec elles. Aussitôt arrivées au point de



rencontre, le bar et fastfood Eddie, en face de l'ancienne Maison d'Arrêt, dans la zone Nord de São Paulo, elles cherchent la "guide", responsable du bus, pour confirmer la réservation inscrite dans un cahier. "*Solange, ton nom est ici, belle-soeur*", dit la guide, s'adressant à elle de la même manière qu'à toute les autres. "*Si les détenus s'appellent entre eux frères, nous ne pouvons être que des belles-soeurs.*"

Au bar d'Eddie, quelques "belles-sœurs" grignotent un morceau et se relayent au karaoké. Des airs toujours romantiques, ce vendredi-ci c'est Roberto Carlos<sup>1</sup> qui est à fond. Dehors, une baraque vend de la viande grillée et du pain à l'ail. Des marchants ambulants proposent de l'eau minérale, des rafraîchissements, de la bière en canette, des stylos, du papier et des timbres. On met à jour les nouvelles. Les belles-sœurs parlent des derniers courriers échangés avec leurs maris ou leur amoureux, s'attaquent aux conditions de détention, aux mauvais traitements, à la Police Militaire. Elles sont uniquement dérangées par les portables, qui les font quitter, discrètement, le cercle de bavardage.

Jusqu'en mai de cette année, les femmes qui visitaient des prisonniers jouissaient d'un statut en rapport avec la position que le mari ou l'amoureux occupe dans le Primeiro Comando da Capital, le PCC<sup>2</sup>. Respectées par les bandits, personne se risquerait à cambrioler leurs maisons ou voler leurs familles. Pour être la femme de "Monsieur Untel". Mais, après la vague d'assauts du PCC à São Paulo, en mai 2006, ce schéma a changé. Être la compagne de quelqu'un du PCC est devenu un danger. Elles racontent le cas de policiers sans mandat judiciaire qui débarquent dans les maisons de parents de criminels incarcérés. Et de supposés échanges de tirs comme prétexte pour abattre ceux qui sont suspectés d'intégrer la faction. Ils se sentent traqués par la police.

Peu à peu, on les compte par dizaines. Elles ont en commun une relation affective avec des détenus et ici elles parlent librement d'un vécu très souvent caché aux parents et amis. Cássia, par exemple, 38 ans, mère de deux enfants – l'un de 20 ans, un autre de 10 ans –, vit avec ses parents. Pauvre, elle a été élevée dans un endroit où il y a de tout – des travailleurs et des traîne savates, des policiers et des brigands. A présent, la personne la plus connue de là-bas est l'ex-mécanicien auto Alexandre Pires Ferreira, connu sous le nom de E.T., l'un des plus grands voleurs du pays, qui serait au premier rang de la hiérarchie du PCC. Cássia était une amie et, à cause de cela, elle a été présentée à Marcão, le compagnon de E.T., à la prison. Après un échange de lettres nourri, elle a été faire la connaissance de Marcão et, depuis lors, elle "l'aime trop". Elle a tout de suite fait part de la "romance interdite" à ses enfants. Mais, pour ses parents elle a inventé le fait qu'elle fréquentait un Marcos du centre de l'Etat. Avec cet alibi, les fins de semaine elle faisait le déplacement pour être avec Marcão, alors à la prison de Mirandópolis. Jusqu'à ce que, trois ans plus tard, cachant un "*secret chaque jour plus invraisemblable*", elle a raconté à son père que son amoureux était un homme incarcéré

<sup>1</sup> NdT : Chanteur populaire du Brésil.

<sup>2</sup> NdT : Le Primeiro Comando da Capital (PCC) est une organisation de criminels qui a pour but de défendre les droits des citoyens incarcérés. Il a été créé au début des années 90. Aujourd'hui, l'organisation est dirigée essentiellement par des détenus de l'Etat de São Paulo. Bien que d'anciens leaders soient incarcérés ils sont toujours respectés par le groupe et ont un pouvoir.



depuis treize ans et condamné à 22 ans et dix mois, pour braquage, homicide, recel et falsification de documents. La mère ne le sait pas et, si cela dépendait de Cássia, elle ne le saura jamais. *“Elle ne comprendrait pas une relation de ce type”*, dit-elle en simplifiant.

Cássia est la fidèle protectrice de Marcão. Depuis la première fois, elle lui rend visite tous les fins de semaine – elle a déjà parcouru près de 100.000 kilomètres depuis tout ce temps. Mais elle n’a pas réussi à lui donner ce qu’il désire le plus: un fils. Elle dit suivre un traitement médical pour un jour pouvoir lui apporter la nouvelle tant attendue. *“Ça n’a pas encore marché, mais qui sait si ce n’est pas ce fin de semaine?”*, dit-elle avec un large sourire. Des histoires comme celle de Cássia, ici on en entend par milliers. Il suffit de poser la question *“comment est-ce que cela a commencé ?”* et il s’en suit des récits semblables.

Le plus souvent la relation commence par la présentation de la jeune femme à l’intéressé en prison, comme dans le cas de Cássia. Mais il y a d’autres moyens : des lettres à la presse féminine, annonces de journaux, programmes radio et, plus récemment, par l’intermédiaire de forums de discussion sur les portables et même sur les *chats* internet. Elles sont persuadées d’obtenir un rendez-vous amoureux derrière les barreaux. Sous les verrous, les détenus sont toujours disposés à attendre le temps que leur future partenaire souhaite pour, au final, la conquérir. Quand le premier rendez-vous à lieu, ils savent que c’est gagné. Ça c’est passé comme ça pour Cássia. C’est comme ça pour beaucoup, beaucoup d’autres.

Il y a des cas où ce sont les détenus qui sont poursuivis par les femmes. Ce sont les dénommées *“talaricas”*<sup>3</sup>, en langage carcéral. *“Il s’agit de jeunes qui veulent du prestige, protection, un statut et de la reconnaissance, bien que ces privilèges soient en faveur des détenus, non envers leur compagne”*, souligne l’anthropologue Karina Biondi, de l’Université de São Paulo, auteur d’un travail universitaire *“Mulher de Ladrão – uma Descrição Densa”* [*Femme de Voleur - Une description poussée*]. Elle ajoute : *“On jouit de ces privilèges au quotidien dans les zones périphériques, à portée de main et sous l’influence du PCC et où les valeurs sont partagées par les personnes à l’extérieur des prisons parce que, indépendamment du fait d’être sous l’influence du PCC, la femme du détenu est perçue comme étant une partie intégrante de lui”*.

Les détenus éveillent une sorte de fascination sur certaines femmes. *“Outre celles qui ont connu leurs maris avant la prison et restent fidèles, travaillant et élevant les enfants”*, certifie le docteur Drauzio Varella, *“beaucoup d’autres ont été malheureuses lors de mariages précédents et portent en elles le stigmate de la trahison. Elles s’adonnent alors à ce nouvel amour parce que, enfermés, ces hommes sont à elles pour plusieurs années.”* Bien que n’ayant pas connaissance de thèses sur la fascination exercée par les hommes incarcérés, l’auteur du livre *Estação Carandiru* [Arrêt Carandiru] affirme que *“dans certaines couches sociales la femme d’un détenu est plus respectée et protégée, surtout depuis le phénomène PCC”*. Selon lui, *“la démonstration du pouvoir de la faction attire plus et fait revivre, d’une*

---

<sup>3</sup> NdT : Les « mangeuses d’hommes ».



*certaine façon, ce qui c'est passé avec tous les primates, quand la femelle s'attachait au mâle en raison de sa supériorité hiérarchique”.*

## **LE DÉPART**

Quand arrive 20h15, trois cars de tourisme sont garés à côté de chez Eddie. Sur les pare-brises, les numéros 1, 3 et 5 indiquent les ailes de la prison (chaque secteur a 40 cellules) qu'une partie des femmes visite le samedi. Pour les secteurs 2, 4 et 6 ce sera le dimanche. Les valises et les sacs sont sur le porte-bagages. Les sacs contiennent des biscuits, des sucreries, du pain de mie, du savon en poudre. Les 6 kilos d'aliments cuits ou rôtis auxquels les détenus ont droit vont être conditionnés dans trois *tupperwares* une heure avant la visite. *“Ça ne sert à rien d'apporter la nourriture de la maison parce qu'elle tourne. C'est une dépense supplémentaire que le gouvernement laisse à notre charge”*, disent-elles.

Quand les 45 sièges de chaque car sont occupés par des femmes et des enfants, ils partent en convoi. A 9 h du soir, avec ponctualité, commence un long voyage de 640 kilomètres jusqu'à la redoutée Prison Maurício Henrique Guimarães Pereira, la P2 de Presidente Venceslau. Détruite par les détenus en septembre 2005, la prison a été re-inaugurée avec 765 criminels qui se trouvaient dans diverses prisons de l'État, signalés par le Secrétariat de l'Administration Pénitentiaire comme les leaders du PCC. Le transfert de ces prisonniers a déclenché les attaques du crime organisées en mai dernier.

Dans les six ailes du P2 de Venceslau il y a 738 détenus – normalement, deux par cellule. Ils passent la semaine verrouillés dans un espace de 3 mètres sur 4, avec une couchette en béton, une cuvette de WC, un robinet d'eau et un évier. Ils ont droit à un bain de soleil de deux heures par jour, radio et télévision, et sont surveillés de façon permanente par des agents de la sécurité pénitentiaire du Groupe d'Intervention Rapide – GIR –, des fonctionnaires qui portent des coiffes ninjas pour ne pas être reconnus et qui portent des boucliers et des fusils avec des balles en caoutchouc. Les prisonniers ont dit aux membres de Ong Justiça Global, qui ont visité la prison il y a peu en novembre, que Venceslau était *« une cocotte minute, sur le point d'exploser »*. Ils se sont plaint de la présence ostentatoire du GIR, y compris les jours de visite, et des inspections déclenchées par la Police Militaire où, selon eux, ils sont *“maltraités, traités comme des animaux et frappés”*.

Les femmes savent cela, mais à présent la principale préoccupation du groupe est l'éventualité que les cars soient arrêtés sur la route par la Police Militaire. La dernière fois, c'était il y a un peu plus d'un mois. Elles racontent qu'elles ont été obligées de se dévêtir devant les policières pour une inspection minutieuse. Joá se rappelle de l'humiliation qu'elle a ressentie quand on lui a palpé les parties intimes. *“Elles nous tripotent tellement que j'ai dit: ‘Comme ça je vais jouir, jeune femme’.*” La réaction indignée et dite d'une voix ferme a fait que la policière se ressaisisse et se limite à des excuses. Après se sont les cars qui sont fouillés, le *“jumbo”* (les produits apportés par les visites), les sacs et les valises. *“Rien n'y échappe”*.



Au début de l'autoroute Castelo Branco, la "guide" commence la distribution d'une série de choses destinées aux prisonniers. Une savonnette, un paquet de cigarettes, un tube de pâte dentifrice, un rouleau de papier hygiénique, un rasoir, un stylo et un carnet de timbres. A part les cigarettes, les autres objets devraient être fournis par l'Etat, selon la loi d'Exécution Pénale. Mais il semble que le PCC ait pris sa place.

La femme de Marcelo Rodrigues de Lima, condamné à 54 ans pour braquage et incarcéré depuis dix-sept ans, raconte que son mari est séropositif et a une hépatite et une anémie. Elle a un salon de beauté à Campinas. Elle a connu Marcelo il y a quatorze ans et a eu deux filles de lui. Une de 5 ans, qui reste avec sa belle-sœur, et une autre de huit mois. A 35 ans, *"elle se met à genoux et remercie Dieu tous les jours"* pour ne pas avoir été – ni elle ni ses filles – contaminées par le virus du SIDA. *"Les deux fois que le préservatif à éclaté, je suis tombé enceinte"*, dit-elle.

Cet amour, qui a débuté par un échange de courriers, c'est maintenu inexorablement. *"A part les fonctionnaires et les directeurs, qui n'ont pas laissé entrer les médicaments, même pas une boîte de Sustagen<sup>4</sup>, personne ne le discrimine dans le système. Il fait face à tout, il se bat pour vivre. C'est pour cela qu'il a essayé de s'évader de la prison de Lavínia, ce qui a eu pour conséquence une punition de cinq mois en régime de Haute Sécurité à Presidente Bernarde."* A présent, Marcelo est très mal en point, parce qu'il ne reçoit pas le traitement médical prescrit. Mais aucune larme de désespoir ne s'échappe des yeux noirs de la coiffeuse. *"C'est notre destin"*, résume-t-elle.

## LA VIE COMME ELLE EST

Un destin marqué par l'amour et la haine, l'idolâtrie et le mépris. Ce sont des mères et des femmes de voleurs, de meurtriers, de preneurs d'otages, de trafiquants, de fraudeurs. Elles sont nombreuses à être nées dans les quartiers les plus misérables des villes, certaines ont recherché dans le crime l'affirmation de soi et ont retrouvé dans ces "courses folles" – dans l'action – l'équivalent *« de l'adrénaline, pour ressentir une folle excitation »*.

Joá est une jeune mulâtresse, aux cheveux qui descendent jusqu'aux épaules, aux yeux noirs et à la voix douce. Elle a 25 ans, 50 kilos, ne fume pas et ne prend jamais de drogues. Sa drogue c'était "sentir son sang bouillir d'émotion". Elle a été arrêtée à 18 ans lors d'un braquage, avec six hommes, d'une agence de la Banque Bradesco dans le centre de São Paulo. Elle a fait quatre ans et quatre mois de prison, jusqu'à l'obtention de la liberté conditionnelle en octobre 2004. *"Ce fut une phase agitée de ma vie. D'abord, la police a pris mon sac et a embarqué les 100.000 du braquage. Après, j'ai été battue dans le panier à salade par la Police Militaire, sans considération du fait d'être une femme. J'ai fini à la prison de Ribeirão*

---

<sup>4</sup> NdT : Sustagen : supplément nutritionnel en poudre à boire dilué dans du lait



*Preto et dans d'autres prisons où j'ai du faire face aux gouines qui voulaient mes faveurs. Ce fut une période très dure, de voir la souffrance de mes parents qui venaient me voir."*

Aujourd'hui, Joá vit dans un appartement de la Companhia de Desenvolvimento Habitacional e Urbano – CDHU<sup>5</sup> – dans un quartier de la zone est de São Paulo. Elle n'a plus de dettes vis à vis de la Justice. L'année dernière, elle est entrée à la Faculté d'Obstétrique de l'Unip de Campinas, mais les 700 *reais* mensuels de frais d'inscription lui ont fait abandonner les études. Elle dit qu'elle ressent un frisson chaque fois qu'elle rentre dans une agence bancaire : craignant qu'il y ait un braquage et, du fait de se trouver là, de se voir incriminer en raison de son passé.

De sa vie passée, Joá garde un souvenir heureux. Quand elle était incarcérée à la prison pour femmes de Carandiru, dans un bâtiment accolé à la prison des hommes, appuyée, sur la grille de sa cellule, elle passait les après-midis "*pedalando*" [pédalant], c'est-à-dire, agitant un mouchoir à la recherche d'un amoureux dans le bâtiment voisin. Après en avoir déniché un, elle envoyait des signaux avec les mains pour communiquer avec lui. A la fin, elle est arrivée à échanger des lettres avec "*l'homme de sa vie*". Lors de ce voyage, Joá a appris qu'elle serait séparée de son amant pendant un mois : Willian, 33 ans, incarcéré depuis six ans et condamné à 32 ans pour braquages, est puni, il a été surpris avec un portable. « *Quelle souffrance, quelle souffrance. Mon mari a été stupide* », dit-elle. Et, laissant échapper un sourire: "*J'aurais voulu passer toute sa punition avec lui, enlacée, se faisant des câlins, lui disant tout bas à l'oreille: je t'aime*".

Joá raconte que le plus douloureux a été quand Willian est resté 360 jours en régime de Haute Surveillance, à Presidente Bernardes. Elle a même participé à l'émission *Caso de Família* du SBT<sup>6</sup>, engageant une violente discussion avec sa mère, qui n'a jamais accepté sa relation avec Willian. "*Si je m'en suis sortie, il ne peut pas s'en sortir ?*", se demande-elle à présent. Alors elle tourne le dos pour montrer l'imprimé en couleurs qu'elle porte : la photo des deux, debout, souriants. Une image de bonheur. Ce qui lui reste de ce mois "*malheureux*".

Jusqu'au premier arrêt pour casser la croûte, le bus poursuit son ronron. Les belles-sœurs papotent sans arrêt, elles racontent des histoires, elles reçoivent et font des appels des portables, s'occupent des enfants. On dirait qu'elles ne se sont pas vues depuis des années. Jusqu'à ce que s'abatte un silence sépulcral auquel même les gamins n'échappent pas. Les jeunes filles, couvertes, se couchent par terre, laissant les bancs vides pour que les plus vieilles puissent aussi somnoler allongées. Le bus roule alors encore cinq heures dans le calme de la nuit. Il ne s'arrête qu'au P2 de Presidente Venceslau, à 4 heures et demie du matin, quand les femmes montreront leur carte spéciale qui les identifient auprès du Secrétariat de l'Administration Pénitentiaire, à la recherche d'un ticket, en fait un numéro imprimé sur un morceau de bois qui leur donnera le droit d'entrer dans la prison pendant deux

<sup>5</sup> Companhia de Desenvolvimento Habitacional e Urbano do Estado de São Paulo (CDHU) : organisme de l'Etat de São Paulo, créé en 1949, qui met des logements à disposition des plus pauvres.

<sup>6</sup> *Caso de Família* - émission créée il y a trois ans qui traite des conflits familiaux, produite par le Sistema Brasileiro de Televisão (SBT), soit l'équivalent de la TNT.



heures. À 8 heures entrèrent les visites de l'aile 3, à 11 h, celles de l'aile 1; et, à 14 h, celles de l'aile 5. Cela le samedi. Le dimanche se sera la même chose avec les visites des ailes 2, 4 et 6.

L'entrée n'est autorisée qu'aux parents au premier degré – épouse, père, mère, frère et fils – et à la compagne, pour autant que son nom figure sur la liste des visites du détenu. Les amis, les parâtres, les marâtres, beaux-pères, belles-mères ou des personnes majeures ne peuvent pas entrer. Cette semaine-là, la direction de la prison a décidé que les vêtements des prisonniers – chemises blanches, draps, couvertures, serviettes etc. – ne pourront plus être apportés par les visites. Ils n'entreront à présent que par Sedex<sup>4</sup>. *“Tu imagines : pour moi le coût d'un envoi de linge par Sedex correspond à ce que je dépense pour le voyage. C'est la fin du monde”*, dit Gê, rangeant les draps qu'elle a apportés pour son mari.

Quand la recherche des tickets se termine, à 6 h du matin, le groupe s'éparpille dans les hôtels et pensions de la ville, dont le prix de journée varie entre 10 à 20 *reais* par personne. C'est l'heure du petit-déjeuner, d'un bain, de faire les achats pour compléter le « *jumbo* » du jour. Le choix se porte vers la pâtisserie Frango Tudo, qui vend les viandes préférées des détenus, tels que des côtes de bœuf et du poulet, accompagné de frites, farine de manioc, riz et pâtes. Le dessert peut être un flan, du riz au lait, ou l'un des six fruits qui peuvent pénétrer à la prison – pomme, poire, goyave, mandarine, banane et melon.

La propriétaire du Frango Tudo, une dame petite, aux manières autoritaires, qui porte de lourdes lunettes noires sur un visage clair, recalcule plusieurs fois sur sa calculatrice la même note d'une cliente. Les femmes savent, pour être des proches de criminels, qu'elles sont également suspectées. *« C'est encore un préjugé : tout le monde pense que pour être des femmes de détenus nous sommes toutes des voleuses »*, dit Cláudia, qui attend pour de la mayonnaise dans la file. *“Pourtant, si nous ne faisons pas marcher le commerce, ça serait fini.”* En effet : aux passagères de l'un des cars uniquement, le Frango Tudo a facturé au moins 1.000 *reais*. Toutes les semaines, au moins six cars amènent les belles-sœurs jusqu'à Presidente Venceslau, situé au Pontal du Paranapanema, presque à la frontière de l'Etat du Mato Grosso.

Lia est une fille de l'Etat du Paraná, attirante, de 31 ans, 1,66m, 51 kilos, très bavarde. Avocate, elle travaille dans le domaine de l'application des peines à Curitiba. Elle s'occupait de prévenus incarcérés. Elle recevait des personnages pas très importants, mais elle ne s'est jamais intéressée à l'un d'eux. Jusqu'au moment où elle a été « *touchée par la flèche de Cupidon* », ce qui l'amène à présent à Venceslau. L'homme est considéré comme l'un des chefs du PCC, condamné à 109 années de prison pour vol à main armée et homicides. Il est incarcéré depuis 16 ans. D'avril à août de cette année, il a échangé des lettres avec elle, dans lesquelles il s'est montré “*un gentleman*”: romantique, bien-intentionné, à la recherche « *d'une réelle compagne* » qui comble la solitude de la prison.

---

<sup>4</sup> Equivalent du Colissimo.



Lia aimait de plus en plus les lettres qu'elle recevait. *“J’ai été engloutie par ses déclarations, par son exaltation et, après avoir fait face à des journées de thérapie, j’ai cédé à la passion : je lui ai demandé qu’il mette mon nom sur la liste des visites.”* Lors de la première visite, tout en lui l’a émue. Les *“gestes délicats”*, le *“respect chevaleresque”*, la *“conversation sympathique et amicale”*. Au moment de se quitter, un unique baiser allait sceller le futur de Lia : elle était la fiancée d’un prisonnier.

Lors de la visite suivante – comme pour toutes depuis – elle s’est coiffée, a pris soin des mains, des pieds, elle a acheté de nouveaux vêtements – elle a échangé les robes longues contre des pantalons ajustés – et de la *lingerie*. Ce jour-là on l’a *« trop caressée »* – dit-elle parlant de forme implicite de la première relation sexuelle avec son partenaire. *“Je suis follement passionnée. Il est très affectueux. Je n’ai jamais été autant valorisée, si bien traitée par un homme comme je le suis aujourd’hui.”*

La nouvelle vie personnelle de Lia a obligé l’avocate à changer sa vie professionnelle. Elle s’est débarrassée de tous les cas de criminels qu’elle défendait de peur de se rendre dans une prison, qu’il y ait une mutinerie et que la police ou le Ministère Public l’accusent d’être au service du crime. *“Je me suis tourné du côté de la famille”*, dit-elle, qui attend que son fiancé ait droit au régime de semie-liberté en 2008. D’ici là, elle fait des projets avec lui : une vie simple, travailler, qui sait, acheter une ferme, avoir des enfants et ne jamais plus commettre un délit. *“Je lui répète souvent que je lui consacre une partie précieuse de mon existence. Il comprend. C’est pour cela que nous nous plaisons, sans fausseté, dans une relation de camaraderie. On se complète : il me respecte vraiment et moi je me dévoue beaucoup pour lui.”*

Enfin, arrive l’heure de se préparer. La prison interdit l’entrée aux personnes habillées de vestes avec une doublure ou une capuche, boucles d’oreilles, ceintures, bagues et barrettes, parures en métal pour attacher les cheveux. On peut remarquer que celles qui sont mariées, qui ont des enfants des prisonniers font moins attention que les plus jeunes, les fiancées, à soigner les apparences, à paraître élégantes et persuasives. Mais toutes doivent suivre les règles et la prison n’est pas un endroit pour qu’une femme se présente dans des vêtements transparents, mini jupes et chemises trop courtes. Par-dessus tout, il en va de l’honneur et du moral de l’homme.

Dans la plupart des prisons et dans les Centres de Détention Provisoire, le travail collectif des prisonniers afin de recevoir les familles commence le vendredi. Les prisons – presque toutes surpeuplées – subissent un ménage à fond. Armés de grands balais, eau, savon, ratissoires et serpillières, les prisonniers lavent les ailes avec soin. Les cellules sont désinfectées et préparées pour le grand jour. Le respect envers les visites est total. Pour garantir la privauté de la visite intime, chaque couchette – il y a des cellules avec huit lits – reçoit un rideau improvisé, un drap attaché par des lacets. Radios et téléviseurs sont branchés au volume maximal à fin de dissimuler les possibles élans du couple. Ne pas respecter cette privauté est une faute gravissime. C’est pour cela que les détenus sans visites tournent en rond dans les couloirs ou dans la cour. Ils connaissent la *“procédure dans ces circonstances : quand un*





couple passe, tous doivent baisser la tête. Celui qui convoite la femme d'un voisin est traité de "talarico"<sup>7</sup>, et peut mourir.

A 10 h du matin, la chaleur étouffe la ville de 40.000 habitants, colonisée par des immigrants allemands, italiens, espagnols et japonais. Le soleil tape avec une telle force qu'il semble à deux doigts d'y mettre le feu. Mais même ainsi, à la porte de la prison, à cinq minutes du centre, il y a du parfum dans l'air. De beaucoup de senteurs : de lavande, de nourriture, de désir. Un appétit sensuel parcourt le corps des jeunes « belles-sœurs » quand elles descendent l'allée principale, la galerie où se croisent d'un bout à l'autre les ailes de la prison.

Ce sera une longue et incertaine journée jusqu'à la cellule. La première inspection est celle des « jumbos », réalisée sur une table, quand tous les récipients sont ouverts. La nourriture est transpercée par des couteaux et des fourchettes et complètement brassée. Les récipients retournent alors dans les sacs avec une marque d'identification. La visite se poursuit jusqu'à la plus longue et contraignante des files, celle de l'inspection intime.

D'abord, elles doivent montrer aux agents pénitentiaires féminins qu'elles n'amènent rien de caché en prison, tels que des appareils ou des cartes sim pour les portables ou des drogues. Pour cela, elles doivent ouvrir la bouche toute grande afin de montrer qu'elles n'ont rien sur ou sous la langue. Ensuite, elle se dévêtissent complètement et font trois flexions à la suite de façon à prouver que rien ne glissera du vagin ou de l'anus. Quand il persiste un doute, la visiteuse fléchit le corps en arrière, exposant sa vulve à la fonctionnaire, ou vers l'avant, de manière à exposer le rectum (il y a des prisons dans lesquelles la femme s'assoit sur un banc et expose ses organes génitaux aux agents ; elles dissent que le banc n'est pas nettoyé entre une inspection et une autre). Celle qui se fait attraper avec des drogues ne connaît qu'une seule destination : le commissariat de police. Si elle a un portable ou une carte sim, on lui interdira l'entrée à la prison.

Les enfants de plus de 5 ans passent par les mêmes hontes. Ils sont dénudés devant un agent pénitentiaire du même sexe. Vitória, de 6 ans, a accompagné sa mère Rosana lors de la visite à son père Alexandre. Elle a eu honte d'enlever les vêtements devant une inconnue. Habituellement extrovertie, la gamine est restée paralysée de peur, a raconté la mère. Elle a eu peur de tout – du climat de la prison, des inspections, des gardiens "Elle ne reviendra plus ici", a décidé Rosana.

Les bébés, la plupart conçus en prison, sont les victimes les plus jeunes de la dégénérescence morale des prisons. Dénudés, la couche, le biberon, la sucette, les couvertures et les vêtements sont examinés. Ils sont surveillés comme les chiots abjects d'une espèce maudite. "Les marques infamantes dont fait l'objet la parenté des prisonniers", dit l'anthropologue Andréa

---

<sup>7</sup> Le mot « talarico » fait référence à une chanson de Zeca Pagodinho intitulée "Talarico, voleur de femme ».



Bueno Buoro dans sa thèse<sup>5</sup> pour l'Université de São Paulo *“ne sont pas en rapport avec une caractéristique propre à la personne, mais sont, plutôt, un prolongement de la marque infamante qui entoure le détenu”*. La saga n'est pas terminée. Les femmes doivent encore passer plusieurs fois par le détecteur de métaux – dans certaines prisons, après le passage par le détecteur, les femmes sont tamponnées sur le bras droit avant d'entrer dans le carré des cellules ; elles disent se sentir comme *“du bétail marqué”* et se plaignent de devoir retourner chez elles dans les transports en commun avec l'empreinte de la prison. Le détecteur de métaux est considéré comme *“le gardien le plus terrible de la prison”*. Si l'alarme sonne, ce sera la *“preuve que la femme transporte quelque chose d'interdit dans son corps. Tout effort fait jusque-là n'a plus aucune valeur”*. *“Quand ça sonne, l'ordre est d'interdire l'entrée”*, dit sèchement le gardien.

## UNE PARCELLE DE L'ENFER

C'est ce qui est arrivé à Patrícia, une jolie mulâtresse de 28 ans, quittant la prison, interdite par le détecteur. Elle ramenait dans les mains le sac avec le « jumbo ». Elle pleurait, incrédule : *“Filles de putes”*, disait-elle, posant ses affaires sur le long banc de bois à l'extérieur du P2. *“Filles de putes”*, répétait-elle. *“J'ai passé quatre fois par ce truc de merde. Il a sonné deux fois. Alors, j'ai dit que c'était injuste, que l'appareil ne pouvait qu'être déréglé. J'ai demandé à ce qu'on m'amène chez le médecin, qu'il me fasse un toucher. Elles disaient que non, que ce n'est pas comme ça que ça marche. J'ai insisté. J'avais la conscience tranquille. Je n'avais rien sur moi. Je voulais aller chez le médecin, payer la consultation, la radiographie, tout ce qu'ils voulaient. Mais elles disaient non, je devais sortir de suite, sinon je serais contrainte pour atteinte à l'autorité et les visites seraient suspendues pendant un mois. C'est la troisième fois que l'appareil sonne lors de mon passage. J'ai déjà été à la Commission des Droits de l'Homme de l'Ordre des Avocats, je me suis plainte à l'Auditeur et rien”*. Elle poursuivait : *« Cette prison, qu'est ce que c'est que cet endroit ? C'est une parcelle de l'enfer ! Il n'y a que des fonctionnaires peinarde, autoritaires, dictateurs, qui font ce qu'ils veulent parce qu'ils ont le GIR pour les appuyer dans l'humiliation. Nous sommes des petits pour affronter l'Etat. Mais, je le jure, j'ai récité un ave maria et un notre père pour ne pas voler dans les plumes de la fonctionnaire. Après ils parlent de ré-ha-bi-li-ta-tion, ils disent que la famille est très importante. Où la réhabilitation, mon Dieu, aux portes de l'enfer ? Ils placent le détenu dans un lieu loin de la famille, dans des prisons à 300, 400, 500 kilomètres. Márcio est ici depuis des mois, cela fait un an et deux mois dans ce contexte et il n'a même pas encore été jugé ! Il devrait être dans un CDP (Centre de Détention Provisoire), mais non ! Ils veulent que tous crèvent. Ils cultivent la haine et l'injustice. Ils sont tous arrogants, ne nous adressent la parole que pour nous menacer. Après, quand un type sort d'ici qu'est-ce qu'il voudra ? Il voudra se venger. Parce qu'ils ne font que nourrir le désir de vengeance et la méchanceté dans le cœur du prisonnier. Pourquoi cette merde sonne toujours avec moi ? Si ça se trouve, c'est parce que je suis noire. Qui va me dédommager ? Je travaille toute la semaine, je suis secrétaire, je n'ai jamais manqué de respect à quiconque. J'ai dépensé 400 reais pour cette*

---

<sup>5</sup> *“Negociando a Dignidade Humana: os Familiares de Presos e a Percepção de Direitos Humanos”*  
(« Négocier la Dignité Humaine : la Parenté des Prisonniers et la Perception des Droits de l'Homme »).

*visite, pour l'essence, le péage, la nourriture, l'hôtel, le marché et même pour les médicaments, que l'Etat devrait fournir. Qui va payer ? »*

Márcio a été condamné pour port d'armes illégal et bande organisée. Elle l'a connu lors d'une fête il y a huit ans et ne l'a plus jamais quitté. *“Quand une personne rencontre sa vraie moitié c'est pour la vie ? »* Et une femme *“doit profiter des bons moments et l'aider dans l'adversité”*. Patrícia s'est décidée à faire une main courante concernant le détecteur de métaux. Au poste de police il y a deux fonctionnaires en faction – un enquêteur et un scribe. Elle demande de faire la main courante pour préserver ses droits. Il y est relaté qu'elle a été humiliée dans la file des visiteurs des prisonniers après que l'appareil ai sonné. L'enquêteur a dit que *“c'est normal, il y a beaucoup de cas de ce type. C'est pour ça, cette histoire de visite intime en prison devrait prendre fin. Les visites devraient être autrement, sans contact physique avec les prisonniers”*. A cette remarque, Patrícia hausse les épaules. Elle donne son nom au scribe, son adresse etc. et attends jusqu'à ce qu'elle ai une copie du document dans les mains.



Elle remercie et retourne à la prison. Rien à faire : elle ne pourrait rentrer qu'avec l'autorisation du directeur, qu'on ne sait pas où il se trouve *« malheureusement »*. Là, dehors, dans la nuit, savourant des variétés de glaces servies au kilo, les “belles-sœurs” – certaines attrapées par la sonnerie de l'appareil et qui exigent un toucher aussi jusqu'à ce qu'elles soient découragées par la menace d'atteinte à l'autorité – elles pensent que le détecteur doit être déclenché par quelque dispositif secret à disposition des fonctionnaires. Elles commentent que cet après-midi-là, quelques “pontes” – nom donné aux femmes qui amènent des objets cachés aux prisonniers, payées pour cela par une poignée de *reais* – n'ont pas été inquiétées en entrant dans la prison, tandis que d'autres, “une dizaine au moins”, ont vécu les mêmes vicissitudes que Patrícia.



Celles qui ont réussi à franchir toutes les étapes sont accompagnées par les hommes armés du GIR jusqu'aux cellules, où elles sont enfermées avec leurs hôtes. La présence du gardien provoque de la gêne chez les adultes et nourrit la peur et la révolte des enfants. Nombre d'entre eux assument les codes, symboles et valeurs de la prison. Mais la cellule se ferme, ils saisissent la bouteille de rafraîchissements comme si c'était une mitrailleuse et – rá-tá-tá-tá – ils suppriment les bourreaux du père.

En seulement deux heures – la durée de la visite –, les visiteurs seront imprégnés par l'odeur de la prison. Les cellules, insupportablement étouffantes, dégagent une lourde odeur caractéristique des prisons. *“C'est une odeur de chien mouillé, mélangé à de la sueur, de la javel et de la nourriture”*, dit une visiteuse. *“Une odeur qui n'est ni bonne ni mauvaise, seulement qui ne peut être confondue.”* Avant de quitter la cellule, elles jettent dans les sacs plastiques les restes du *jumbo* – et les laissent à leur compagnon. Lors du départ, un baiser scelle la fin de la rencontre.

Selon la thèse de doctorat en éducation *« L'Efficacité Sociopédagogique de la Privation de Liberté »*, du professeur Roberto Silva, ex-interne de la Febem<sup>6</sup>, *“la prison sert de lieu pour sociabiliser de larges segments sociaux. Le comportement du délinquant n'est plus une pathologie individuelle et se transforme en pathologie sociale, alors que la culture carcérale a dépassé les murs de la prison et fonde à présent l'imaginaire de groupes organisés et de communautés”*. Et de plus : *“Une génération d'enfants, nés et sociabilisés à l'intérieur ou autour de la prison et soumise à un processus généralisé de criminalisation des relations socio-familiales, indique une résurgence de familles de criminels, ce qui autorise à déduire que la peine de prison couve une forme d'organisation de la criminalité nouvelle et osée”*.

La visite est terminée. Les “belles-sœurs” se promènent dans la ville. Elles échangent des confidences sur la rencontre qu'elles ont eu en prison. De quoi avez vous parlé ? *“Ah, de la famille, des enfants, l'avancement des procès, de la vie.”* À 8 h du soir, toutes vont déjà vers les cars qui les ramèneront. Encore 640 kilomètres de route. Peu sont enclin à quitter le car lors des deux arrêts du retour. La fatigue a frappé. À 7 h du matin, elles descendent à Carandiru. Pour tout recommencer d'ici cinq jours.

---

**Source :** Revue *Caros Amigos* - décembre 2006

**Traduction :** Monica Sessin pour *Autres Brésils*

---

---

<sup>6</sup> NdT : Fundação Estadual de Bem-Estar do Menor (Fondation pour le Bien Etre des Mineurs de l'Etat). Structure gérant les prisons pour mineurs au Brésil.